

À propos de critique

Autor(en): **Bovet, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **6 (1910)**

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749499>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A PROPOS DE CRITIQUE

Divagations de trois amis: Philibert, Hans, Jean-Louis.

„Un falso amor di patria ci fa credere bello dissimulare i difetti del proprio paese: la qual cosa è il ridicolo de' popoli e degli uomini deboli.“

Francesco de Sanctis.

Philibert (*jetant à terre le Journal de Genève du 13 juin 1910*): En voilà assez! Je vais me fâcher. . .

Jean-Louis: C'est ton plaisir quotidien. Que t'a fait ce *Journal*?

Philibert: Edouard Rod y parle par la bouche de Virgile Rossel. On dit: *de mortuis nihil nisi bene*; soit; mais que d'autre part on ne réédite pas sans cesse les méchancetés des morts! leurs calomnies sur A, B, C et D!

Hans: Tout cela n'est qu'un rébus pour moi. Explique-toi.

Philibert (*haussant les épaules*): Demande à Rossel!

Jean-Louis: Mais non! Point n'est besoin d'aller jusqu'à Berne: la chose est bien simple: il y a cinq ou six ans, Edouard Rod fit une charge à fond contre la critique littéraire de la Suisse romande; il accusa MM. A, B, C et D de constituer une coterie, et de pratiquer à la fois l'exclusivisme et l'encensement réciproque, pour le plus grand dommage de notre littérature. Virgile Rossel lui donne raison, Paul Seippel lui donne tort, et tous deux discutent là-dessus dans le *Journal de Genève*.

Philibert: Spectacle édifiant pour nos Confédérés de la Suisse allemande! Que vont-ils croire de nous?

Hans: Rassure-toi; ils ont suffisamment à balayer devant leur porte; si tu les connaissais mieux, tu verrais qu'en fait de coteries...

Philibert (*bondissant*): Mais il n'y a pas de coterie! A, B, C et D, ce sont nos meilleurs critiques, des hommes qui sont au dessus de tout soupçon. Exclusivistes?! Il y a quinze ans, alors que je débutais, parfaitement inconnu à tous ces Messieurs, Godet et Monnier et Vallette furent les premiers à m'encourager. Et vingt autres vous en diront autant que moi.

Jean-Louis: Je suis de ces vingt; mais je garde une reconnaissance au moins égale à Virgile Rossel. A dix-huit ans, j'étudiais à Berne; à cet âge, quand on a quelque littérature, et quelque amour au cœur, on se croit poète; je rimais tant bien que mal; ayant fait un poème intitulé „Trahison“, je grillais d'en faire part au monde; pris de quelque scrupule, je m'en allai un soir frapper à la porte de Virgile Rossel, comme ça, tout de go, sans la moindre introduction; on a du toupet, ou on n'en a pas. Rossel me reçut avec la bonhomie la plus charmante, en *brousetou*, fumant sa pipe; je lui bredouille une explication et lui lis mon poème. Ah, le brave homme et le bon critique! Il sut à la fois ménager mon amour-propre et me prouver que ces vers ne valaient rien, tout en m'encourageant à persévérer; il me donna ce soir-là une leçon de critique pénétrante et de bonté que je n'oublierai jamais. Ses romans ne sont pas ce qu'il fait de mieux et je ne m'emballe pas sur eux; mais enfin ce n'est pas sans raison qu'il se plaint de la critique; d'autres se plaignent comme lui; la sortie de Rod pêche par grave exagération, mais ce n'est pas une boutade; il l'a, je le sais, longuement méditée.

Philibert: Alors, malheureux, tu crois aussi à la coterie ?

Jean-Louis: Nullement. Nous souffrons en Suisse d'une maladie morale qui s'appelle la suspicion, ou la susceptibilité. Pour moi, je ne crois pas plus aux coteries qu'à la franc-maçonnerie ; c'est à dire que je vis et que j'agis comme si cela n'existait pas. A, B, C et D, ou bien, en Suisse allemande, X, Y et Z, c'est tout simplement un groupe d'amis ; amis, non parce qu'ils ont usé leurs culottes sur le même banc d'école, mais parce qu'ils ont les mêmes goûts, les mêmes sympathies en littérature et ailleurs encore. Il n'y a chez eux ni calcul, ni intérêt mesquin ; c'est un groupe d'affinités électives, parfaitement légitime.

Philibert! „Mais“!... Je te connais ; tu vas amener un „mais“...

Jean-Louis: Un moment de patience, ô fougueux calviniste ! La connaissance intime que ces amis ont l'un de l'autre augmente la pénétration de leur critique ; on parle bien de ceux qu'on aime. J'ai cru jadis, comme d'autres, qu'une œuvre d'art devait être jugée „en soi“, sans qu'on ait à s'occuper de l'auteur ; je ne le crois plus ; passe encore, à la rigueur, pour les œuvres du génie, de valeur absolue ; elles sont rares ; mais les talents, et les débutants ? L'histoire littéraire ne cherche-t-elle pas précisément à reconstituer la vie intime des auteurs afin de mieux comprendre les œuvres ? Et pour nos contemporains, nous affecterions l'objectivité des gens qui s'ignorent ? Non ; la connaissance personnelle, l'amitié, l'amour, c'est encore le plus sûr chemin de la compréhension.

Hans: Bravo ! A bas l'hypocrisie de l'objectivité ! Si vous saviez, mes chers amis, combien nous en souffrons en Suisse allemande ! Nous avons nous aussi notre „peur du ridicule“. Dire à une femme, à un homme, le bien que je pense d'eux, sincèrement, c'est m'exposer au ridicule de *paraître* flatteur. Alors je préfère paraître indifférent, ou même grossier ; c'est plus objectif. Plus j'estime un ami, et moins j'oserai plaider sa cause en public ; j'aime mieux le lâcher ; c'est plus objectif. Mon estime et mon dévouement, je les dirai, s'il meurt avant moi, dans un article nécrologique. C'est ainsi que nous vivons objectivement, en sacrifiant la spontanéité ; de peur de paraître, nous renonçons à être.

Philibert: Il y a du vrai là-dedans ; nous n'avons ni le courage de nos opinions, ni la sincérité vis-à-vis de nous-mêmes ; psychologie du paysan roublard ; mais je ne vois pas le rapport...

Jean-Louis: Bientôt tu le verras. J'ai dit que ces groupements d'affinités électives sont légitimes et utiles à la compréhension critique. Toutefois, dans un pays aussi petit que le nôtre, ils sont aussi un danger. Dans une grande capitale, ces groupes sont nombreux et se corrigent les uns les autres ; ce sont comme des mondes divers qui s'influencent réciproquement ; et les gens qui s'intéressent à la littérature, aux beaux-arts, y sont en nombre si considérable qu'une tendance nouvelle y trouve toujours des adhérents, pour peu qu'elle soit viable. C'est le système de la libre concurrence. Chez nous, pour toutes les raisons que vous savez, il peut arriver qu'un seul et même groupe détienne les revues et journaux qui font l'opinion, d'autant plus que le même écrivain est souvent forcé, pour gagner sa vie, de collaborer à plusieurs périodiques. C'est un accaparement involontaire, mais enfin c'est un monopole, contre lequel il n'y a que des réactions individuelles,

forcément impuissantes. C'est à la fois un écrasement et un éparpillement dont les „critiques influents“ souffrent eux-mêmes, sans s'en douter peut-être. Qu'ils soient subjectifs, c'est leur droit, c'est même une vertu, à condition qu'ils en aient conscience. Or, ils semblent l'oublier souvent; au lieu d'étendre le cercle de leurs sympathies, de prendre de nouveaux contacts, ils s'isolent en quelque chef-lieu de ce petit pays; adroitement circonvenus et redoutés. . .

Hans: Là je t'arrête! redoutés? c'est une ironie. Connais-tu un pays où le critique ait moins d'autorité qu'en Suisse? Chez nous, le premier pékin venu fait la leçon au critique, par lettre anonyme, par une insertion dans la *Feuille d'avis*, ou par quelque autre pression plus sensible encore. S'il nous en coûte de dire le bien, du moins pratiquons-nous l'éreintement avec une vigueur toute démocratique. Le monsieur qui ne pense pas comme nous, est un imbécile sur les bords du Léman, *ein Kameel* sur les bords de la Limmat. De sorte que le critique finit par se décourager; il met de l'eau dans son vin, beaucoup d'eau, et même de l'eau bénite. Pauvre diable! Ceux-là même qu'il couvre d'éloges, exigent encore une couche de plus, et tout de suite, et sans la plus petite réserve!

Philibert: Le fait est qu'avec toutes nos vertus, nous sommes un peuple grincheux. Qui m'expliquera cette contradiction étrange: notre peuple conserve avec un soin jaloux ses magistrats, même quand leur décadence est notoire, mais il n'a aucun respect pour la personnalité intellectuelle. Un article signé n'a qu'une valeur relative: Godet? c'est un réactionnaire; Bonjour? un radical; Bovet? celui qui osa défendre Was-silief. Tandis que l'article non signé, dû à un scribe omniscient, a ce caractère d'impersonnalité si cher à la démocratie; ce n'est plus un auteur (tout homme est sujet à l'erreur), c'est le journal, et un journal ne se trompe jamais. — Guerre aux individualités! Nous sommes des grincheux.

Hans: Regarde dans un tramway toutes ces figures soucieuses, vieilles avant l'âge; et ce parler laconique, sans grâce, cette façon de se bousculer, cette rusticité qui reparaît sous nos vêtements de citadins; et jusque dans un auditoire, combien de regards apathiques! par moments la tristesse vous prend comme devant un poids trop lourd à soulever.

Jean-Louis: Une femme de grand coeur me racontait qu'un soir de 31 décembre, dans une réunion de famille, elle se mit soudain à sangloter; „comme on s'empressait autour de moi, je leur dis que je pleurais en pensant aux absents, mais en réalité je pleurais sur ceux qui étaient là“.

Philibert: Hélas, nous ne savons pas même pleurer. Nous avons la gaîté bruyante des fêtes populaires, nous n'avons pas la joie intime et héroïque qui fait de la vie une œuvre de lumière. Nous discutons, nous ergotons; nous ne luttons pas. Et comme, chez nous, de tous les travaux le travail intellectuel est le moins estimé, le plus mal rétribué, la critique n'est qu'un métier ingrat et harassant.

Jean-Louis: C'est que nous, les intellectuels, nous n'avons ni foi ni discipline. Quelle est notre doctrine, en politique, en morale, en art? Celui qui aujourd'hui formulerait un programme, même élastique, serait le seul à l'accepter. Qu'on me cite un sacrifice réel à l'idéalisme, un effort énergique vers l'entente! Les efforts les plus honnêtes avortent

en questions personnelles ou locales. Des petits faits bien terre à terre, des potins, voilà qui intéresse; mais si vous développez un ensemble d'idées, longuement méditées, ce sera, selon l'expression consacrée „une intéressante et brillante causerie“, et point final. Avons-nous à ce degré le mépris des „idées“? Notre critique, honnête et consciencieuse comme en nul autre pays, serait en Suisse une puissance créatrice et d'avant-garde, si elle élevait son ambition et qu'elle concentrât son effort. Que nos intellectuels apprennent à se connaître, ils s'en estimeront davantage et tous y gagneront. Ils ont autre chose à faire qu'à se déchirer les uns les autres; ils ont à enfoncer dans l'esprit de notre peuple cette idée, que la pensée est le but suprême de l'homme, et que l'idéal est la plus essentielle de nos réalités. Pour cela, il faut un acte de volonté, et l'esprit de sacrifice. Si l'intelligence et le savoir ne créent pas en nous une vie plus consciente, de bonté active et de solidarité, alors, mes amis, nous ne sommes plus que les dupes d'une immense vanité.

Philibert et Hans: Espérons!

Jean-Louis: Ce n'est pas l'espoir qu'il nous faut; c'est la foi. L'espoir est un chant d'oiseau qui se tait quand vient la nuit; la foi est une flamme qui dissipe les ténèbres.

ZURICH

E. BOVET



FOLKE FILBYTER¹⁾

Es gibt wohl kein Gebiet ernsthafter epischer Kunst, auf dem so wenig künstlerisch vollwertige Leistungen hervorgebracht worden sind, wie auf dem des historischen Romans. Und es wird aus wesentlichen Gründen so bleiben müssen, wenn wir mit dem Begriff des historischen Romans nur die künstlerische Darstellung des geschichtlich Überlieferten decken. Sobald wir ihn um die Behandlung sagenhafter Stoffe erweitern, so ist die Anzahl der gelungenen Werke größer.

Und da sind es vor allem die Nordländer, die in einer freien, den bunten und vielgestaltigen Stoffen günstigen Kompositionsweise den alten, herben Überlieferungen eine neue Wirklichkeit zu geben wissen. Frei, aus dem Vollen schöpfend, die Strenge der Form dem Reichtum ihrer Phantasie opfernd, schaltet Selma Lagerlöf. *Verner von Heidenstam* ist nicht minder erfindungsreich, nicht minder phantasiebegabt; auch er gibt breite epische Entwicklung, aber er ist hinausgereift über die göttlichen Geniestreiche der Phantasie, wie der jetzt zu deutsch erschienene erste Band seines letzten Werkes *Der Stamm der Folkunger* beweist.

In diesem ersten Band *Folke Filbyter* erzählt der Dichter die Herkunft des Herrschergeschlechtes der Folkunger von einem ungleichen Ahnenpaar, dem Bauer Folke Filbyter und einer Finnenzwergerin. Es wäre unnütz, den bunten Inhalt der Erzählung sachlich wiederzugeben oder abschätzen zu wollen, wie viel der Dichter an Überlieferung vorgefunden und wie viel seine Phantasie frei geschaffen hat. Das Große ist, dass die Begebenheiten einer sagenhaften Zeit uns mit gewaltiger Dichtkraft so mächtig vor die Seele gestellt sind, dass wir während der ganzen Lektüre das seltene Glück

¹⁾ VERNER VON HEIDENSTAM: *Folke Filbyter*. Übersetzung aus dem Schwedischen von Emilie Stein. Verlag Albert Langen in München.